

ARCHÉOLOGIE DE LA « PERSE ÉTERNELLE » DANS LA RÉPUBLIQUE ISLAMIQUE D'IRAN

Rémy BOUCHARLAT *

RÉSUMÉ

Au cours du demi-siècle écoulé, la relation entre identité nationale et recherche archéologique en Iran a connu deux périodes différentes, avant et après la révolution islamique, que j'appellerais plutôt révolution iranienne. Les changements ont deux fondements :

– changement politique, entraînant un retour visible du nationalisme, en réaction contre l'occidentalisation à marches forcées voulue par le régime impérial ;

– changement idéologique : intervention de l'Islam comme mode de gouvernement et de pensée à tous les niveaux.

Le premier changement est relativement simple à décrire. Il aboutit à la fermeture de fait du terrain à la recherche archéologique étrangère, très largement prédominante auparavant (jusqu'à 50 missions). Cette situation durera 20 ans. Cette fermeture n'a jamais été officielle et a beaucoup moins touché les recherches des étrangers dans d'autres domaines de l'« iranologie » que l'archéologie, par exemple la littérature, les manuscrits, l'histoire des sciences, etc.

Le second changement est plus complexe. Pour le résumer à grands traits : la mise en avant de l'Islam et de la religion dans l'histoire de l'Iran depuis quatorze siècles se heurte aux modalités de son introduction, une religion apportée, souvent imposée, par la conquête considérée comme arabe. D'abord uniformément imposée, l'image d'un Iran islamique est peu à peu mêlée de nouveau à l'histoire iranienne dans toute sa chronologie, y compris les périodes préislamiques. Une illustration, sans doute anecdotique, en est donnée par des images représentées sur les timbres-poste iraniens depuis 1980.

Cette islamisation n'a pas atteint l'objet même de la recherche archéologique. De fait, durant la période 1980-1997, les archéologues iraniens ont donné la priorité aux fouilles programmées sur les périodes préislamiques, non pas tant, il est vrai, sur les grands empires iraniens, très emblématiques du régime précédent, mais sur la Protohistoire, non pas lointaine, mais réduite à la période des premiers Iraniens en Iran (env. 1000 av. J.-C.). Un décompte des opérations menées jusqu'en 1992 montre que les fouilles de sites islamiques n'ont jamais été des programmations mais des opérations de sauvetage au cœur des villes ou à leur périphérie, rendues nécessaires par l'urbanisation galopante.

L'apparition de l'archéologie de la période islamique, beaucoup plus tard, est largement le résultat d'une prise de conscience de l'importance de l'archéologie des périodes « récentes », aboutissant à la reconnaissance d'une archéologie médiévale, à l'image du mouvement qui s'est créé en Europe dans les années 1970.

* Archéorient (UMR 5133 du CNRS).

Depuis une dizaine d'années, on observe un nouveau statut et une nouvelle organisation de l'archéologie en Iran. À partir de la présidence de M. Khatami (1997), l'Organisation du patrimoine a favorisé l'émergence de projets conjoints, iraniens et étrangers, soit pour des fouilles programmées, soit pour des fouilles de sauvetage internationales (un cas encore isolé, en 2005-2007). Par voie de conséquence, les « missions étrangères » en tant que telles ont disparu. Les projets incluant des équipes étrangères, tous très contrôlés pour ne pas donner prise aux nationalistes de la profession, sont restés dans la ligne antérieure, en privilégiant les périodes très anciennes, Préhistoire et Protohistoire. Mais ces projets ont marqué aussi le retour de l'étude des périodes historiques, les grands empires perses. Enfin, depuis 2004, soit 24 ans après la Révolution, la toute dernière évolution a été une forte demande iranienne pour l'étude de la période islamique, entendue comme période médiévale. Elle se traduit par un projet conjoint sur une grande capitale du monde islamique, Nichâpour, la Neichabour des textes arabes médiévaux.

Le titre de cette contribution ne se veut pas provocateur. Il veut seulement souligner une opposition qui n'est qu'apparente entre l'archéologie iranienne, qui a été depuis longtemps très majoritairement celle de la Perse préislamique, et le régime politique actuel qui se déclare comme islamique¹.

L'histoire de l'Iran, dans les dernières décennies, a connu deux périodes politiquement très tranchées, avant et après la révolution de 1979. Les changements intervenus sont importants pour le Patrimoine dans deux domaines :

– dans les changements politiques, l'émergence d'un nouveau nationalisme, en réaction contre l'occidentalisation à marches forcées voulue par le régime impérial. Cette orientation ne va pas à l'encontre du sentiment national qui, par ailleurs, a été puissamment renforcé par la guerre Iraq-Iran ;

– dans les changements idéologiques, la prééminence de l'Islam comme mode de gouvernement et qui se veut mode de pensée à tous les niveaux.

On peut alors penser que ces changements ont lourdement pesé sur la recherche archéologique. On verra que la « Perse éternelle » a fortement résisté, ce que j'illustrerai par deux séries d'exemples : les orientations de la recherche archéologique d'une part, objet de cette rencontre, et les choix faits dans les émissions de timbre-poste illustrant le Patrimoine d'autre part. Cette seconde série d'exemples peut paraître anecdotique, puisque les timbres-poste, en Iran comme dans autres pays, sont de moins en moins utilisés et ne peuvent plus prétendre être des supports de propagande. Pourtant, en Iran comme ailleurs, on continue à émettre des timbres représentant des personnages illustres, des événements passés et présents, des commémorations et, ce qui nous intéresse ici, des monuments et des objets appartenant au patrimoine.

PERSE, IRAN ET « IRANITÉ »

Avant d'en venir à ces exemples, un fait et un très rapide rappel de l'histoire iranienne. En 2000, était inaugurée à Vienne une très importante exposition sur l'art de l'Iran, la première depuis la révolution de 1979 et montée à partir des collections du Musée national d'Iran. Son titre : *Sieben tausend Jahre Persische Kunst, Meisterwerke aus Iranischen National Museum in Teheran*, Wien, Kunsthistorisches Museum, 2001. Cette exposition a ensuite été présentée dans plusieurs pays d'Europe (Italie, Allemagne, Belgique, Espagne) et n'est rentrée en Iran qu'en 2006, après un passage en Amérique latine (Mexique et Argentine).

1. Le thème archéologie et nationalisme en Iran est parfois traité par les Iraniens ; ils sont en général eux-mêmes archéologues et ont un recul que leur donnent des années d'étude ou un établissement temporaire à l'étranger, principalement Niknami 2003 ; Abdi 2001). Ce sont des études d'ensemble du thème du XIX^e au XX^e s. Mon propos est limité à la période de la République islamique.

Cette exposition, par son thème et par son titre, reprenait une tradition active en Europe dans les années trente du siècle dernier, puis entre 1962 et 1966, celle d'expositions en Europe et aux USA, régulièrement appelées « 7000 ans d'art perse » ou « 7000 ans d'art iranien », le titre le plus neutre ayant été celui de la première exposition à Paris « 7000 ans d'art en Iran ». Dans les anciennes expositions, la proportion d'objets préislamiques était nettement supérieure à celle des documents postérieurs à la conquête arabe ; c'est le cas dans la récente exposition : 162 sur 178 objets dans le catalogue. Autre illustration de la continuité assumée : en 1998, un historien iranien avait publié en persan un ouvrage intitulé, comme d'autres avant ou après celui-ci : *Sept mille ans d'histoire de l'Iran* » (*Haft hezār sāl az tārikh-e Īrān*). Ce n'est pas un cas isolé à travers le monde, à commencer par l'« Histoire de France », mais peu de pays posent à ce point le principe de la continuité historique dans un territoire qui serait intangible, ou du moins qui n'aurait jamais été plus réduit qu'il ne l'est aujourd'hui, mais plutôt important voire énorme, si l'on songe aux grands empires iraniens.

Perse ou Iran n'est pas anodin, mais n'est pas directement concerné ici ; le choix du terme était important et l'est encore dans le pays même. Le nom du pays a été changé par décision de Reza Shah, en 1935, et ordre a été donné aux diplomaties étrangères d'employer désormais Iran au lieu de Perse. Iran = Arya, Pays des Aryens, sans relation, il faut le souligner, avec l'idéologie installée alors depuis peu en Allemagne. Arya – Iran est bien l'ancien nom qui qualifiait le monde iranien (Iran, Afghanistan, une partie de l'Asie centrale) jusqu'à la conquête islamique et au-delà. Ainsi, à l'époque sassanide (III^e-VII^e s. de l'ère chrétienne), ce monde se définissait comme Iran par opposition à Aniran (non Iran, essentiellement l'Asie centrale) ou au pays de Roum (monde romain puis byzantin). Par la suite, pendant un millénaire, le pays intégré dans le monde musulman des Abbassides et de leurs successeurs, n'ayant pas d'identité politique propre, la question ne se posait pas. Cependant la Perse/Pārs existait bien, mais définissait seulement la province éponyme, bien avant l'Islam, ayant pour capitale depuis le Moyen Âge Shiraz, le pays perse d'origine, Pārs étant devenu Fārs en arabe.

À partir du XVII^e s., les shahs safavides, qui unifièrent le pays et constituèrent en gros les limites de l'Iran actuel, employaient le nom Irān, tandis que les étrangers disaient Perse ou Persia. À noter que l'usage du terme Iran n'est pas encore vraiment établi à l'étranger, en particulier chez les Britanniques, et nombre d'ouvrages récents utilisent encore Persia ; à preuve le titre de l'exposition d'art déjà mentionnée.

Les termes employés et les 7000 ans donnés à l'histoire au pays sont une bonne introduction au sujet. Il est évident que l'un et l'autre ont été agréés par l'Iran, prêteur de la totalité des objets de l'exposition de Vienne. Cela renvoie à une définition historique, politique, mais aussi « ethnique », ou plutôt identitaire, au sens de la référence à l'*iranité* ; les guillemets à ethnique sont nécessaires, parce que ce n'est pas réductible à l'ethnicité seule. Le nationalisme iranien serait dans ce mot d'*iranité*, car il ne fait pas référence à l'idée de nation au sens européen depuis le XIX^e s. et, plus largement international aujourd'hui. Il n'est pas ethnique non plus, puisque les 65 ou 70 millions de citoyens de l'Iran savent l'importance des minorités, à commencer par celle des Azéris turcophones qui comptent pour quelque 30 % de la population. Ceux-ci se sentent Iraniens et sont pleinement reconnus comme tels ; beaucoup des plus hauts dirigeants actuels de la République islamique d'Iran sont des Azéris. Ajoutons enfin que la perception iranienne de la nation a beaucoup évolué au cours des trente dernières années, notamment du fait de la guerre Iraq-Iran.

L'HISTOIRE ET LE TERRITOIRE

Dans la définition du terme iranien par les Iraniens eux-mêmes, on peut reconnaître trois caractéristiques, dont la principale se fonde sur l'histoire ancienne et l'archéologie préislamiques, les deux autres, la nation, construite au cours des trois derniers siècles, et la religion, majoritairement chiite depuis cette époque, ne venant qu'en second lieu.

À l'origine, les Iraniens sont des populations irano-aryennes (une branche de ce que nous appelons communément Indo-européens) qui s'installent dans certaines parties du territoire de l'Iran actuel, on le suppose pour l'ouest et le sud-ouest (dont le Fars) à un moment donné vers la fin du 2^e millénaire av. J.-C.

Dans cette dernière région, émergeront les Perses. La recherche internationale actuelle voit en ceux-ci le résultat de l'acculturation de tribus d'Iraniens avec les populations locales, appelées élamites, qui ont connu une culture avancée depuis le 3^e millénaire jusque vers la fin du 2^e millénaire. Ce phénomène d'acculturation n'est pas unanimement reconnu par les Iraniens d'aujourd'hui.

Ces Perses constituent au VI^e s. av. J.-C. l'empire achéménide, un empire « mondial » englobant le Proche et Moyen-Orient, dont Alexandre de Macédoine sera l'héritier en 330. Après cet « intermède » occidental, deux autres dynasties iraniennes, celles des Parthes et des Sassanides, rivaux des Romains, dominent une grande partie du Moyen Orient, jusqu'à la conquête musulmane. L'histoire et les réalisations matérielles de ces périodes dans les régions non iraniennes soumises aux dynasties iraniennes intéressent médiocrement les chercheurs iraniens. L'histoire de l'Iran et du monde iranien après le VII^e s. était également peu considérée par les archéologues jusqu'à une date récente, malgré l'importance de la culture persane dans le califat de Bagdad, tant dans le domaine de l'administration que dans celui des arts. En Iran même, les dynasties des époques suivantes sont principalement turques ou turcophones, qu'il s'agisse des Seljuks, des Mongols, puis des Safavides et Qajars jusqu'au début du XX^e s. Familles régnantes et élites adoptent le persan comme langue, se convertissent à l'Islam s'ils ne l'étaient pas déjà, Islam chiite à partir du XV^e s., ils sont iranisés donc Iraniens. Au plan ethnique encore, il faut mentionner les tribus nomades (un peu plus d'un million de personnes), très diverses, que l'on trouve dans toutes les régions de l'Iran en dehors du Plateau central. Peu sont iraniennes (Lurs au sud-ouest), les autres sont turques (NO et SSE, comme les Shahsavans les Qashqais), turkmènes (NE), kurdes (ouest), baloutches (sud-est), et quelques unes arabes (sud).

Quant au territoire, il a peu varié à partir du XVII^e s., subissant cependant la perte d'une partie de l'Afghanistan, et de régions caucasiennes et centre asiatiques au XIX^e s., ces dernières au profit de l'empire russe.

Pour la religion enfin, il y avait équivalence de fait entre chiisme et iranité jusqu'à une époque récente. C'est la décision des shahs safavides qui a entraîné l'imposition du chiisme comme religion d'état en Iran ; il y est majoritaire et était considéré par beaucoup d'Iraniens comme spécifique de l'Iran lorsque l'histoire contemporaine est venue rappeler que la moitié ou plus de la population arabe de l'Iraq était également chiite, ainsi que celle de Bahreïn, et que le chiisme était également la religion d'une fraction importante de la population du Liban. Mais en Iran, si les Persans (et les Azéris) sont pratiquement tous chiites, les Baloutches, les Turkmènes et les Kurdes sont très majoritairement sunnites. La petite communauté zoroastrienne est constituée de quelques dizaines de milliers de citoyens reconnus comme authentiques Iraniens (le zoroastrisme est la religion iranienne antique !), et le christianisme des Arméniens est parfaitement admis comme une composante de l'Iran.

Ce préambule était nécessaire pour montrer que le nationalisme iranien, très fortement ancré dans l'histoire ancienne, ne pose pas de problèmes aux intéressés : Il n'y a pas de revendication territoriale, il n'y a pas de rejet de fractions de populations. L'Iran est et a toujours été ; tous les citoyens du pays sont Iraniens d'origine. On ne peut pas devenir Iranien (pas même, par exemple, des intellectuels afghans, donc persanophones, installés en Iran depuis des décennies). L'identité nationale est donc une construction qui se veut fondée sur une réalité historique (cf. Kohl 1998). De plus, il n'y a pas de période coloniale à proprement parler, l'Iran n'est pas dans le cas des pays colonisés d'Amérique, d'Afrique et d'Asie, même si la domination politique ou militaire des Britanniques ou des Russes au cours du XIX^e et une partie du XX^e s. est un fait officiellement reconnu. L'Iran n'a pas de citoyens descendants uniquement d'étrangers installés en Iran.

L'histoire de l'archéologie iranienne par les Iraniens prend acte de cette iranité des hommes du passé et de leurs réalisations. Son rôle sera donc d'intégrer la continuité qui va de Cyrus et Darius et même bien avant dans un passé sans écriture) jusqu'à aujourd'hui, sans que cela soit commandé par le pouvoir politique, qu'il s'agisse de celui des derniers monarques ou des dirigeants de la République islamique. Il y a là un consensus qui nécessite parfois un grand écart qu'illustre deux exemples.

PERSÉPOLIS DANS LE DISCOURS OFFICIEL

En 1988, Ali Khamenei, l'actuel « guide de la Révolution », qui était alors président de la République visite Persépolis. Dans le livre d'or, il écrit :

Au nom de dieu. Nous avons constaté deux points clairs lors de notre visite aux vestiges historiques de Persépolis. D'abord, l'art, le goût et le talent brillant des hommes. Ceux qui, sans outils sophistiqués et seulement par l'effort et la force humaine, ont pu créer des monuments qui après des dizaines de siècles restent les sources d'émerveillement pour les hommes d'aujourd'hui. Ensuite, on perçoit la domination et la grandeur d'une tyrannie qui, à partir de cette source puissante, a fondé un trône du pouvoir et qui a ainsi élargi les dimensions de sa sublimité. Et comme les inscriptions en témoignent : « un est devenu le Maître de beaucoup d'autres... ».

Cela est le destin amer et noir des déshérités de l'histoire dont toute la magnificence humaine n'était qu'un outil entre les mains des dominateurs. Mais l'histoire, ici comme en tout autre lieu et en tout temps, a pu anéantir et assombrir ces pouvoirs, alors que le fleuve rougissant et éternel de l'humanité, avec tous ses ornements, continue à couler à jamais. Il faut considérer ces vestiges comme un important Trésor qui permet d'observer l'histoire, l'homme, l'Iran, l'Iranien et les résultats de ses actes. On doit alors les protéger. En terminant, je tiens à remercier ceux qui se sont investis pour la protection de ces monuments historiques.

Ayatollah Seyyed Ali Khamenei Guide de la république islamique d'Iran, 21/09/67, 2 décembre 1988².

En 1991, Ali Akbar Rafsanjani, nouveau président de la République, en visite à Persépolis, écrit dans le livre d'or :

« In the name of Allah, the merciful, the compassionate...

Visiting the incredible remains at Persepolis provokes considerable national pride in every individual. By seeing these remains, our people will discover their own capabilities and the cultural background of their country, and will believe that they will recover their historical role in the future to uphold upon this talent and foundation the blazing torch of Islam to light the path of other nations »³. Avec la mention obligatoire de l'Islam, ces dédicaces manifestent d'abord la fierté d'être Iranien et posent bien la continuité historique comme principe. Sur le fond, il n'y a pas grande différence avec la déclaration du dernier shah d'Iran, en 1971, lors des festivités du 2500^e anniversaire de la monarchie iranienne, qu'il avait voulues grandioses. Devant le tombeau de Cyrus à Pasargades, il déclarait : « Cyrus, we stand before your eternal dwelling and I speak these solemn words : sleep on peace forever, for we are awake and we remain to watch over your glorious heritage »⁴.

LA PERSE DANS LES TIMBRES-POSTE

En 2007, à l'occasion de l'« Année du message du Prophète », décrété par le Guide de la révolution, les Postes iraniennes émettaient un bloc de quatre timbres (*fig. 1*). Le bloc représente : la commémoration officielle, l'Islam (en haut à droite), dont le message a été adressé aux trois grandes civilisations du monde ; l'Islam n'est pas comparé aux autres religions, mais on observe que les monuments choisis pour les trois autres timbres ne sont pas religieux mais royaux : pyramide d'Égypte (en bas à gauche), et palais sassanide de Ctésiphon (en haut à droite) ou monument civil, le Colisée (en bas à droite) ; deux des monuments sont bien antérieurs du message du Prophète, quelques siècles pour l'un et 3000 ans pour l'autre ; ils ne marquent donc pas une civilisation détruite par l'Islam, mais disparue bien avant. Quant au palais de Ctésiphon, emblématique de l'ennemi vaincu par l'Islam, il a aussi une forte valeur iranienne, magnifié

2. Traduction du persan par Sepideh Qaheri que je remercie chaleureusement.

3. Cité par Abdi 2001, p. 72 reprenant le texte paru en persan dans *Mirath-e Farhangi* 2, 3-4, p. 5, l'une des revues de l'Organisation du Patrimoine.

4. Cité par Abdi 2001, p. 69 apud Shawcross 1988, *The Shah's Last Ride: The Fate of an Ally*, New York, p. 46-47.



Fig. 1 - Bloc de timbres-poste émis en 1984 à l'occasion de l'année du Message du Prophète décrétée par le Guide de la Révolution (à droite). À gauche, Palais sassanide de Ctésiphon, siège de l'empire sassanide vaincu par les armées de l'Islam en 642 ; en bas, pyramide pharaonique d'Égypte et Colisée de Rome.

par les poètes et chroniqueurs persans médiévaux comme symbole d'une grande monarchie iranienne et d'une culture raffinée. Enfin, l'association de deux monuments mondialement connus (pyramide d'Égypte et Colisée) à un troisième, célèbre mais moins connu, rehausse ce dernier, iranien, à l'égal des deux autres civilisations, l'égyptienne et la romaine. L'analyse du choix pourrait être poussée plus loin, laissons la de côté, car elle pourrait être multiple et souvent contradictoire dans ses résultats. Il reste la complexité du message culturel islamique et iranien, qui a une déjà longue histoire.

À l'époque des shahs Pahlavis (1925-1979), les splendeurs de l'Iran ont déjà été largement mises à contributions. L'apogée est atteinte en 1970 et 1971, à l'occasion des fêtes du 2500^e anniversaire de la monarchie, avec une prolifération de timbres représentant de beaux objets de la Protohistoire (considérée, à juste titre, comme déjà iranienne dans une bonne partie du pays) et surtout de la période achéménide dont la dynastie alors régnante se veut l'héritière (fig. 2). Cependant, l'Iran islamique (= médiéval) n'est pas négligé (fig. 3), les promoteurs étant certainement convaincus de son importance historique et culturelle, mais également soucieux de manifester aux yeux de tous une ouverture vers l'autre Iran, médiéval et moderne.

À partir de la révolution de 1979, après quelques hésitations, quatre thèmes majeurs domineront dans les timbres poste (fig. 4), d'autres thèmes étant plus anodins, fleurs animaux, etc.) :

- les martyrs de la guerre Iraq-Iran et martyrs politiques ;
- des penseurs musulmans (iraniens ou au moins chiïtes) ;

- des mosquées, des monuments historiques et d'autres, plus récents, mais centres célèbres ;
- les réalisations techniques iraniennes et des événements jugés importants, politiques, culturels et sportifs.

Dès 1984 – on est dans la seconde phase de la guerre Iraq-Iran –, le Patrimoine préislamique opère son retour. Dans le contexte international, le Patrimoine est aussitôt sollicité, car il est considéré comme un vecteur important des idées et idéaux que veut diffuser la République islamique. Il est utile à un niveau qui peut être considéré comme national (fig. 5), ou bien de diffusion au niveau international (fig. 6). Dans ce dernier exemple, deux des quatre monuments illustrés sont des documents achéménides (en haut à gauche et en bas à droite), la Porte de toutes les Nations à Persépolis et surtout le cylindre de Cyrus, trouvé à Babylone, qui est considéré en Iran, comme la première déclaration des droits de l'homme⁵. Il est évident que les images proposées sont aussi celles qu'attend le regard international ; aussi, il est normal de trouver des représentations des monuments d'Isfahan, alors classé au Patrimoine de l'Unesco (fig. 7A et 7B).



Fig. 2 - Échantillon des timbres émis en 1970 et 1971, à l'occasion du « 2500^e anniversaire de l'empire d'Iran ». Objets achéménides surtout, et objets de la Protohistoire (iranienne) du nord de l'Iran.

5. Voir la note additionnelle en fin d'article.



Fig. 3 - Échantillon de timbres émis par le régime impérial, entre 1972 et 1978, sur des objets d'art de l'époque de l'Iran médiéval.



Fig. 4 - Échantillon de timbres émis par la République islamique d'Iran en 2007 et 2008, sur des thèmes divers : monuments, penseurs, hommes politiques et martyrs de l'Islam chiites.



Fig. 5 - Bloc de quatre timbres sur le Patrimoine monumental iranien (1984).
À gauche, la ziggurat élamite de Choga Zanbil (2^e millénaire av. J.-C.).



Fig. 6 - Bloc de quatre timbres sur le Patrimoine. Deux sur quatre prennent pour référence l'époque achéménide.



Fig. 7A - Bloc sur Bam après le tremblement de terre de décembre 2003.

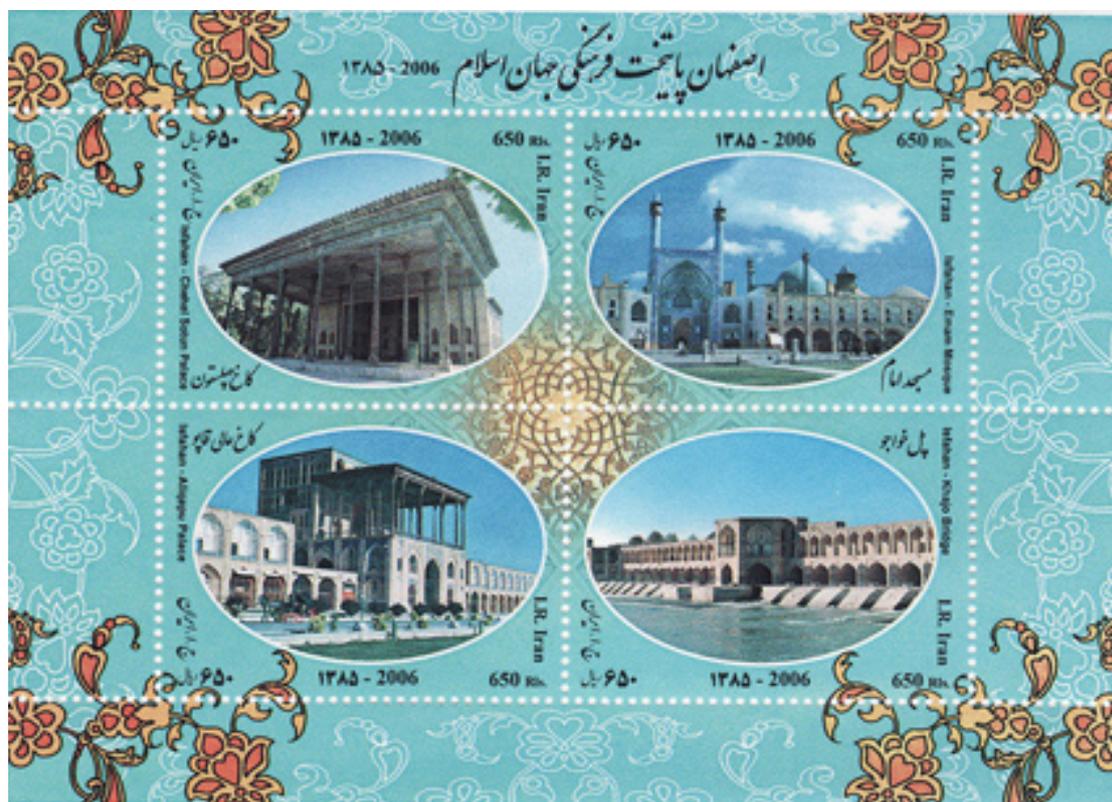


Fig. 7B - Bloc de quatre timbres sur les monuments safavides d'Isfahan (xvi^e-xviii^e s.).
Le centre historique de la ville est Patrimoine de l'Unesco.

Mais le Patrimoine est aussi une arme politique, comme dans l'affaire récurrente du golfe *Persique* que les média internationaux, occidentaux surtout, avait eu tendance à appeler arabo-persique ou même arabe à partir de la guerre Iraq-Iran, dans laquelle ils avaient une nette préférence pour l'Iraq de Saddam Hussein (fig. 8) ⁶.



Fig. 8 - Un des blocs de quatre timbres publiés en 2006 à l'occasion des campagnes pour défendre l'appellation Persian Gulf dans la communauté internationale.

LA RECHERCHE ARCHÉOLOGIQUE DEPUIS LA RÉVOLUTION DE 1979

Après la révolution de 1979, l'un des changements est la fermeture de fait de la recherche archéologique de terrain pour les étrangers, qui était très largement majoritaire dans la décennie précédente (jusqu'à cinquante missions étrangères annuelles) ⁷. Cette situation de fermeture, qui, il faut le noter, n'a jamais été officielle, durera 15 ans. Elle affecte très largement les équipes iraniennes elles-mêmes, assez peu

6. En témoigne également sur ce thème, un colloque organisé en Grande Bretagne en 2008 où étaient invités, au-delà d'Iraniens et de quelques étrangers travaillant en Iran, très largement des archéologues de différents pays occidentaux à l'œuvre dans les pays arabes riverains du Golfe. Parallèlement, de luxueux albums de cartes historiques ont été publiés en Iran, par ex. *Vasef khalij-e fārs dar naqshehāhī tārikhī*, [Description du golfe Persique dans les cartes historiques] Markaz-e pakhsh, Tehran, 1386/2007, qui contient 160 cartes du golfe Persique, créées dans le monde arabe, iranien et très largement occidental, pour ce dernier depuis le xvi^e s., avec référence aux cartes antiques mentionnant le *Simus persicus*. D'autres recueils de cartes, édités à l'étranger, ont été soutenus par l'Iran par l'organisation de colloques. Dans d'autres domaines, la propagande est intense : une demande de rectification de dénomination a été introduite, avec succès, auprès du *National Geographic*, qui avait publié un Atlas en omettant d'indiquer golfe Persique, etc.

7. Bagherzadeh 1975 : VII-IX recense 19 missions étrangères et 23 iraniennes pour 1974, mais ces dernières sont sans comparaison en hommes et en moyens avec les missions étrangères.

nombreuses avant la révolution, et qui seront très peu actives dans les années suivantes, faute de moyens et d'infrastructures. Un certain nombre d'opérations seront cependant conduites durant les années de guerre. Cette réduction a donc touché toute l'archéologie, mais pas du tout, bien au contraire, d'autres domaines du Patrimoine culturel, ce qu'on appelle l'« iranologie classique », littérature codicologie, manuscrits, histoire de sciences. Ces disciplines concernent, il est vrai, les périodes médiévales et modernes, donc la période islamique, mais la raison n'est pas là.

Un second changement est plus complexe à percevoir. Pour résumer, la mise en avant de l'Islam et de la religion musulmane dans l'histoire de l'Iran depuis quatorze siècles se trouve mise en parallèle, plus qu'elle ne se heurte, à l'histoire en général et aux modalités de l'introduction d'une religion importée, qui a été imposée à la majorité des Iraniens et est venue du monde arabe, l'« autre monde ». L'image d'un Iran seulement islamique n'a jamais été imposée ; elle s'est fondue peu à peu dans d'un Iran historique, en grande partie bien antérieur, préislamique.

Ainsi, cette islamisation n'a pas atteint l'objet même de la recherche archéologique, et si la période islamique est finalement entrée dans le cadre de la recherche archéologique, ce n'est pas pour des raisons idéologiques, mais scientifiques et culturelles, au titre de la reconnaissance d'une archéologie médiévale. On constate, en effet, que durant la période 1979-1997, soit pendant près de vingt ans, les institutions iraniennes et les archéologues seniors iraniens, qui avaient quelque pouvoir de décision, ont donné la priorité aux fouilles programmées sur les périodes préislamiques, en partie sur les périodes des grands empires iraniens antérieurs à l'Islam, très en vogue à l'époque du régime précédent, mais surtout sur la Protohistoire, non pas

lointaine, mais celle des premiers Iraniens en Iran (environ 1500 av. J.-C.). Un décompte des opérations menées jusqu'en 1992, sur la base d'un article d'un article d'une importante encyclopédie éditée à Téhéran, fondation très officielle, appelée *Grande Encyclopédie de l'Islam* (Karimi 1992), montrait que les fouilles de sites d'époque islamique (médiévale et moderne) n'étaient jamais entreprises en tant que programmes de recherche, mais seulement comme des opérations de sauvetage au cœur des villes ou à leur périphérie, opérations rendues nécessaires du fait de l'urbanisation et du développement économique.

L'apparition d'une archéologie de l'époque islamique, beaucoup plus tard, est largement le résultat d'une prise de conscience, celle de l'importance de la contribution de l'archéologie des périodes « récentes », à l'histoire globale du pays. Cette évolution a abouti de fait à la reconnaissance d'une archéologie médiévale (fig. 9), à l'image du mouvement qui s'est créé en Europe, plus tôt sans doute, mais seulement dans les années soixante-dix du xx^e s.

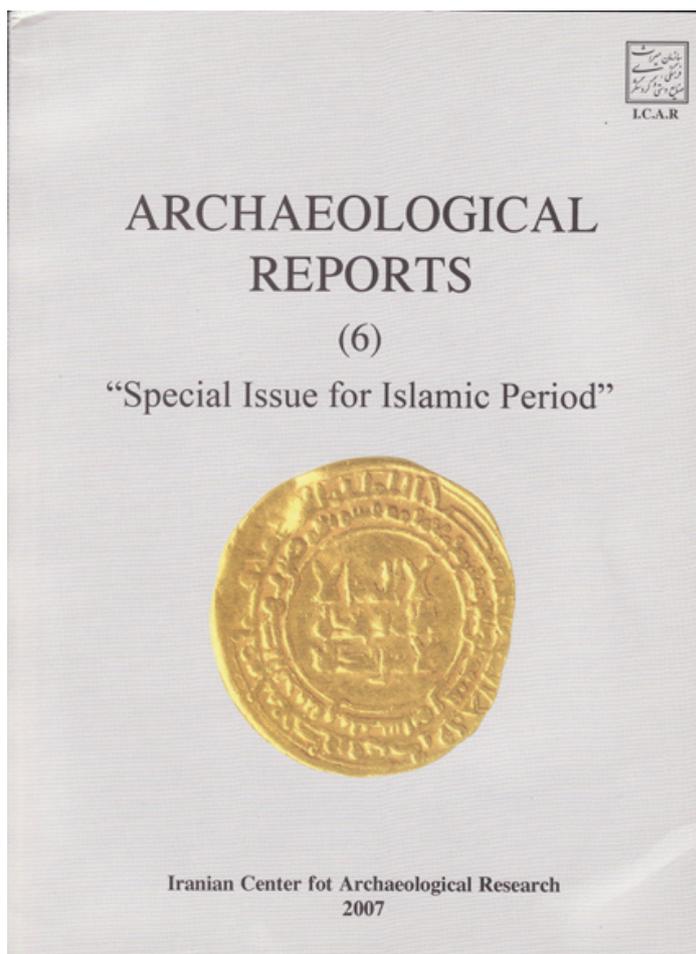


Fig. 9 - Couverture du volume des Actes du premier symposium d'archéologie islamique (médiévale et moderne) organisé par le Centre iranien de recherche archéologique en 2007.

LA PLACE DE L'ARCHÉOLOGIE DANS LA POLITIQUE PATRIMONIALE DE L'IRAN

La fin des années quatre-vingt-dix du xx^e s. (présidence du « réformateur » Mohammad Khatami) a vu naître une nouvelle organisation de la recherche archéologique et un nouveau statut pour celle-ci. En 1997, l'Organisation du patrimoine culturel a été sortie du « Ministère de la Culture et de l'orientation islamique », qui avait un pouvoir de contrôle très important, pour devenir une vice-présidence de la République dépendant directement du Président, avec un directeur nommé par celui-ci, sans être soumis au vote du Parlement. L'ICHTO (*Iranian Cultural Heritage and Tourism Organisation*) acquérait ainsi une certaine autonomie dans le choix des hommes, de la stratégie et des programmes. Comme son nom l'indique, ses missions dépassaient largement l'archéologie, puisque la restauration des monuments historiques – qui avait repris beaucoup d'activités depuis longtemps – avait un budget bien supérieur à celui de l'archéologie. Le soutien à l'artisanat traditionnel et aux arts et traditions populaires était également antérieur à cette réforme.

Le centre de recherche archéologique (*Iranian Center of Archaeological Research*), créé en 1971, était revivifié et recouvrait peu à peu ses prérogatives de centre décisionnel : toute fouille, qu'elle soit programmée ou d'urgence (l'archéologie préventive n'existant pas alors) était soumise à autorisation du centre, à la tête duquel était nommé en 2000, un archéologue ayant fait ses études à l'étranger, dont sa thèse de doctorat aux USA. En 2001, de grands entres régionaux de recherche archéologique, restauration, protection, étaient créés ou réactivés dont celui de Persépolis-Pasargades, un temps doté de moyens importants, et d'autres sur des sites majeurs, beaucoup d'entre eux étant exclusivement ou majoritairement préislamiques⁸

En direction de la population, la sensibilisation du patrimoine a pris la forme de sorties organisées pour les classes du secondaire, sur des sites médiévaux sans doute, mais assurément à Persépolis et sur des sites préislamiques beaucoup moins connus (observations personnelles 1997, 1998, etc.). L'ICHTO subventionnait la réalisation de films sur les sites, sur des fouilles, organisait des documentaires faisant intervenir des spécialistes de l'histoire et de la culture iranienne, en prenant soin d'avoir un bon nombre d'étrangers, célèbres ou moins célèbres qui, par leur participation, montraient le rayonnement de la civilisation iranienne dans le monde⁹.

À la même époque, en 1998, à côté de missions archéologiques iraniennes réactivées et de plus en plus nombreuses, en général dirigés par des seniors, sont apparus timidement les « projets conjoints », des missions archéologiques mixtes, comprenant un directeur iranien et un directeur étranger, à la tête d'une équipe mixte, comprenant des étudiants, hommes et femmes. Ces missions sont évidemment soumises à autorisation en bonne et due forme de l'ICHTO, exigeante sur la qualité des participants étrangers, mais aussi soucieuse de ne pas donner prise à la critique des nationalistes. Ces missions mixtes ont travaillé sur des fouilles programmées, mais aussi sur un important projet de fouilles de sauvetage, entre 2005 et 2007, qui réunissait cinq « missions mixtes », allemande, française, italienne, japonaise et polonaise. À noter que cette opération précisément a suscité de vives critiques, non pas du tout du fait de la participation étrangère, mais parce qu'elle cautionnait la destruction du Patrimoine archéologique, car la vallée à l'étude devant être remplie par l'eau d'un barrage. Il n'est pas certain que cette opposition ait été guidée par le seul souci de la défense du Patrimoine. Ce système de missions mixtes implique la disparition des « missions étrangères » que connaissent certains pays de la région, à la satisfaction des nationalistes. Il y a peu de chances que celles-ci réapparaissent.

8. Parmi d'autres « Projets », citons Choga Zambil, ziggurat du 2^e millénaire av. J.-C., Takht-e Solaiman, centre national, dynastique et religieux sassanide, puis site d'un palais d'époque mongole. À noter que l'un et l'autre ont été classés au Patrimoine mondial.

9. Cette politique est régulièrement suivie par l'une des chaînes officielle de la télévision iranienne. Des seniors, spécialistes de littérature ou d'archéologie ont été interviewés en 2010.

Qu'il s'agisse de fouilles programmées ou de sauvetage, la très grande majorité des recherches portent sur des sites préislamiques, protohistoriques ou historiques ¹⁰. L'archéologie médiévale ¹¹ a toutefois trouvé sa place, peut-être pas encore toute sa place, dans des programmes iraniens (forteresse ismaélienne d'Alamut, détruite par les Mongols, par exemple) et au moins une mission mixte sur une ville médiévale, Nichapur/Neisabur, s'attachant cependant également aux vestiges antérieurs, d'époque sassanide. Cette mission a en partie suscité, il est vrai, à la suite de la demande des autorités locales soucieuses du développement de la ville moderne, mais le programme est pluriannuel, sans limitation dans le temps, à ma connaissance. De même, le vaste programme de reconnaissance du Patrimoine, tant archéologique que monumental, de restauration et de mise en valeur de Bam et de sa région, à la suite du tremblement de terre de 2003, inclut bien entendu l'époque médiévale et au-delà.

Ces quelques données sont des instantanés, mais elles montrent une évolution sensible, non linéaire, sur une période de trois décennies. Les changements continuent aujourd'hui, même si les plus récents (2009-2010) ne paraissent pas aller dans la direction d'une plus grande coopération internationale, ni même d'un développement de la recherche archéologique conduite par les équipes iraniennes, les obstacles étant annoncés officiellement d'ordre administratif et financier. En définitive, l'Iran a-t-il une politique archéologique ? Et celle-ci est-elle déterminée par l'idéologie ? On peut répondre par l'affirmative à la première question. L'archéologie iranienne se modernise à grands pas ; elle devient plus scientifique, à l'image de l'évolution de la discipline dans beaucoup de pays. Pour atteindre ses objectifs, les structures concernées font appel à la coopération internationale, donne des bourses pour une formation des jeunes à l'étranger et sollicite les universités étrangères pour une coopération sur le terrain et dans le domaine de la formation. La réponse à la seconde question, celle de l'orientation idéologique islamique est négative, dans la mesure où ce n'est pas la composante islamique du régime qui propose des évolutions ou imposent des restrictions, mais bien une forme de nationalisme, certes en partie déterminé par les options politiques des gouvernements successifs, mais qui est surtout culturel, très ancré dans l'opinion iranienne. En tout cas, ce n'est pas l'un ou l'autre qui a été les moteurs de la mise en place de l'archéologie islamique, au sens chronologique, c'est à dire médiévale et moderne, mais bien l'évolution de la profession, d'une part parmi les décideurs, d'autre part et surtout parmi les chercheurs de terrain et les universitaires.

Note additionnelle 2010 : le cylindre de Cyrus l'Achéménide à Téhéran

Un événement récent est symptomatique de la représentation du Patrimoine iranien parmi, dans ce cas, les représentants les plus éminents de l'un des pouvoirs actuels. Longtemps demandé pour être exposé à Téhéran comme témoin du passé iranien, le cylindre de Cyrus a finalement été prêté par le British Museum en septembre 2010 pour quatre mois. Ce cylindre de terre cuite, rédigé en cunéiforme accadien lors de la prise de Babylone par Cyrus en 539 av. J.-C., a été trouvé par H. Rassam en 1879 dans des fouilles privées à Babylone puis vendu à la Grande-Bretagne. Le texte, rédigé par des prêtres babyloniens, mais de toute évidence très inspiré par Cyrus lui-même, vante les mérites de celui-ci, sa grandeur d'âme et sa « tolérance » (en particulier la libération des Judéens déportés quelques décennies auparavant par Nabuchodonosor lors de la prise de Jérusalem). Dans nombre de documents officiels iraniens, ce texte est présenté comme la première « Déclaration des droits de l'homme » (sic).

Lors de l'inauguration de la présentation publique du cylindre, le 12 septembre 2010, le Président de la République M. Ahmadinejad, est venu saluer ce document symbolique. Le cylindre est présenté dans une vitrine enveloppé dans le drapeau de la République islamique. http://www.youtube.com/watch?v=qhbFrD_BpB8. La presse écrite, des vidéos et des images sur internet ont largement rendu compte

10. Il est évident que les programmes de prospection prennent en compte l'ensemble des périodes, mais, en dehors des prospections de sauvetage, les autres ont le plus souvent comme objet premier, ou intérêt premier, des périodes préislamiques, tant parmi les missions proprement iraniennes que parmi les missions mixtes.

11. On observe que l'archéologie médiévale est appelée archéologie islamique. L'archéologie appelée historique (bāstānšenāsī-e tārkīhī) est celle des périodes préislamiques (achéménide, parthe, sassanide).

de l'événement. L'une des images montre un homme agenouillé habillé en volontaire de la guerre Iraq-Iran, le front ceint du bandeau rouge des martyrs, et portant le drapeau de l'Iran et, à côté, un personnage debout en Perse www.iranian.com/main/files/images/cyteh048.preview.jpg. Sur une autre image, le Président met un objet autour du cou d'un homme habillé en perse achéménide, et portant un keffieh autour du cou. La chevelure est organisée en boucles à la perse www.iranian.com/main/files/images/cyteh051a.preview.jpg. La cérémonie se déroule sur une estrade modelée en parapet de Persépolis <http://www.youtube.com/watch?v=BLr4yCO8Pd4>. L'attitude officielle montre l'aisance à conjuguer iranité, ici clairement le passé préislamique, et République islamique.

BIBLIOGRAPHIE

- ABDI K. 2001, « Nationalism, Politics, and the Development of Archaeology in Iran », *American Journal of Archaeology* 105, 1, p. 51-76.
- BAGHERZADEH F. (ed.) 1975, Note de l'éditeur, in *Proceedings of the IIIrd Annual Symposium on Archaeological Research in Iran, Tehran 2nd-7th November 1974*, p. I-X.
- KARIMI F. 1992, s.v. Bāstānshenāsī [Archaeology], *Dā'erat al-mo'aref-e bozorg-e eslāmi* [Grande Encyclopédie islamique], in K. Mousavi Bojnurdi (ed.), Téhéran, vol. 12, p. 167-177.
- KOHL P. 1998, « Nationalism and Archaeology: On the Constructions of Nations and the Reconstructions of the Remote Past », *Annual Review of Anthropology* 27, p. 223-246.
- NIKNAMI K.A. 2003, *Methodological Aspects of Iranian Archaeology: Past and Present*, BAR International Series 852.